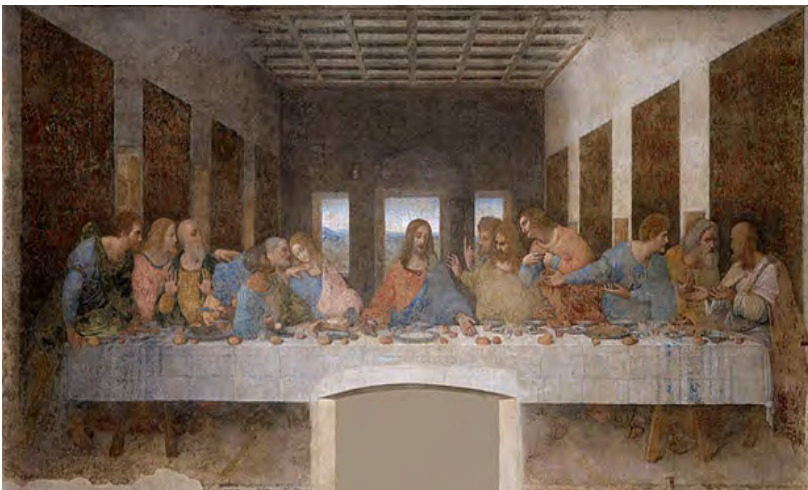


Dossier : Léonard de Vinci



*La Cène, Léonard de Vinci (1494-1498),
réfectoire du couvent dominicain de Santa
Maria delle Grazie, Milan.*

De quelque manière qu'on s'y intéresse, Léonard de Vinci fascine et reste une énigme : comment un tel homme a-t-il été simplement possible ?

On se souvient que Freud lui-même lui a consacré un ouvrage, un point de vue de psychanalyste sur un des souvenirs d'enfance du Toscan : « *Il me semble avoir*

été destiné à m'occuper tout particulièrement du vautour, car un de mes premiers souvenirs d'enfance est, qu'étant encore au berceau, un vautour vint à moi, m'ouvrit la bouche de sa queue avec laquelle il me frappa plusieurs fois entre les lèvres. » Il est possible que Freud ait d'ailleurs été victime d'une mauvaise traduction, centrant son analyse sur le vautour alors qu'il s'agissait peut-être d'un milan.

Dans une tout autre optique, Paul Valéry l'a pris comme sujet de sa première grande publication. Éléonore Mandel rend compte de deux livres qui présentent de manière plus classique mais tout aussi passionnante son œuvre et sa personnalité (Chauveau, 2009 ; Capra, 2010) ■

Références

Capra Fritjof (2010) *Léonard de Vinci*, Arles, Actes Sud.

Chauveau Sophie (2009) *L'obsession Vinci*, Paris, Gallimard Folio.

Freud Sigmund (1927/1910) *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, Paris, Gallimard [traduction par Marie Bonaparte de *Eine Kindheitserinnerung des Leonardo Da Vinci*, Leipzig & Wien, Deuticke].

Valéry Paul (1895) "Introduction à la méthode de Léonard de Vinci", *La Nouvelle Revue*, pp. 742-770.

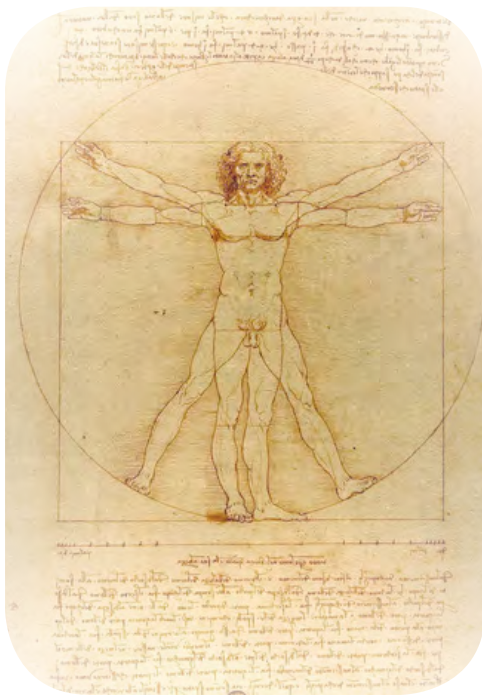
La quête de l'« Homme universel » et la naissance de la méthode scientifique

Éléonore Mandel

EM Normandie / IRG, Université Paris-Est Marne-la-Vallée

Qui n'a jamais été intrigué par les messages géométriques du fameux *Homo Vitruvianus* de Léonard de Vinci ? Ce dessin étudie les proportions du corps humain, qui, selon la théorie de l'architecte romain Vitruvianus, s'inscrit à la fois dans un cercle et dans un carré, faisant de cette représentation un modèle de perfection et d'harmonie. Aujourd'hui, pour un (jeune) chercheur, (re) découvrir les chemins empruntés et le génie multiforme de Leonardo est une source d'inspiration inépuisable. Deux ouvrages très différents donnent le sentiment au lecteur de l'avoir rencontré : l'un très technique et scientifique – *Léonard de Vinci, homme de sciences*, de Fritjof Capra (2010) – l'autre est une biographie qu'a écrite sur lui Sophie Chauveau (2009). Celle-ci nous projette littéralement dans le passé, nous immerge dans l'univers de Leonardo, l'auteur donnant chair et relief à l'homme, plus qu'au peintre, à l'inventeur ou au scientifique.

La méthode scientifique : née d'une revanche sur l'injustice



*L'homme de Vitruve, Léonard de Vinci
(vers 1492)*

Leonardo est de Vinci, une appellation qui est tout sauf un signe de noblesse. De Vinci n'est pas son patronyme, mais seulement son lieu de naissance : Vinci, un petit village toscan sur les collines environnantes de Florence. Cette appellation est au contraire la marque de son statut d'enfant illégitime, le privant de *facto* de certains droits. Enfant, Leonardo bénéficia pourtant, grâce à l'influence de son père, d'un apprentissage à Florence dans l'Atelier du Maître Verrocchio, dans les années 1460. Mais, considéré comme un « bâtard », l'accès aux enseignements de l'Université lui est interdit. Il n'a de cesse, toute sa vie de réparer cette injustice, nourrissant ainsi une soif inextinguible pour la connaissance.

Leonardo, en quête d'identité et de reconnaissance se met à étudier de manière très approfondie de nombreuses disciplines,

en se rapprochant directement des grands savants de son temps, en s'instruisant par la lecture (il s'est d'ailleurs constitué une bibliothèque personnelle considérable à l'époque d'environ deux cent livres) et par l'observation rigoureuse et acharnée de tout ce qui l'entoure. Libéré des dogmes enseignés à l'Université, il reconstruit tout son savoir de manière empirique. Les interdits ne l'effraient pas, au contraire, comme lorsqu'il pratique en cachette ses propres dissections la nuit, à l'hôpital Santa Maria Nuova de Florence. L'accès aux séances de dissection des cadavres pour croquer et déchiffrer l'anatomie humaine ne lui suffisait pas. Pour comprendre les secrets les plus inaccessibles, il n'est plus seulement un peintre, un artiste, mais un scientifique « jusqu'au-boutiste ». Ainsi par exemple, une nuit, il autopsie un vieil homme qui vient de mourir puis...

Quand arrive le cadavre d'un petit de deux ans, il peut aussitôt comparer l'état des organes de l'un et de l'autre, et tenter d'établir les différentes causes de la mort. Le vieux monsieur, c'est l'usure qui l'a tué, l'enfant, une fragilité sans doute native... Le mystère de la vie reste intact et captivant. (Chauveau, 2009, p. 107)

La méthode artistique qu'il a par ailleurs reçue dans son atelier, la « bottega » du maître Verrocchio, lui a permis de forger son art, de recevoir le titre, à son tour, de maître artisan et d'être admis dans la guilde de la profession. Il s'inspire toute sa vie du « *libro di bottega* », le livre de l'atelier, qui était tenu par les apprentis et servait à consigner les procédés techniques, les réflexions personnelles, les solutions apportées à certains problèmes, ainsi que des dessins et diagrammes des projets. Ses célèbres *Carnets* sont ses « livres d'atelier » personnels, retraçant l'ensemble de ses recherches. Ces centaines de pages de savoir, dans tant de domaines, mériteraient d'être publiées et livrées au monde, pense Léonardo. Mais il ne parvient seul à les remettre au propre et à les organiser logiquement. Avec l'aide du jeune apprenti Melzi, qui sait le latin, le grec, et la calligraphie, il entreprend leur classification, un véritable travail de titan :

Les jours passent à mesure que Melzi met son nez dans plus d'une centaine de carnets, tous cousus main par Léonard afin de les adapter au format de ses poches, protégés d'un épais cuir noir, il va d'étonnement en surprises, d'émerveillement en stupéfaction. Il est persuadé d'avoir trouvé mieux qu'une mine d'or, d'argent ou de diamants. Il a trouvé Dieu. Pas moins. Un cadeau pour l'humanité. (*op. cit.*, p. 432)

Malheureusement perdu, disséminé, démantelé ce cadeau n'a été que partiellement découvert et déchiffré plusieurs siècles parfois après son écriture, mettant tardivement au jour le génie visionnaire de cet homme de la Renaissance italienne.

Leonardo est allé si loin dans la quête du dépassement de soi, qu'il ne faudrait pas assez d'une vie pour parcourir même un dixième de ce qu'il a approfondi en architecture, mathématiques, géométrie, anatomie, embryologie, optique, astronomie, géologie, cartographie, topologie, hydraulique, botanique, science des vents, mécanique et même sur le vol des oiseaux.

Afin de toujours aller plus loin dans l'observation et la méthode expérimentale, Leonardo aiguise toute sa vie ses cinq sens et cherche même à comprendre leur fonctionnement de manière scientifique, persuadé comme il l'écrit dans son premier carnet, que « *Tout notre savoir vient des sens* » (Capra, 2010, p. 152). Il est fasciné par la faculté de vision de l'homme et par les capacités de l'œil : « *Il est la fenêtre du corps humain, par lequel celui-ci peut considérer sa voie et jouir de la beauté du monde* » s'exclame-t-il dans son *Traité de la Peinture* (cité in *op. cit.*, p. 221). Il étudie les différentes théories sur la vision, se forge sa propre théorie à force d'observations, de dissections, d'expérimentations. Personne avant lui n'avait fait la distinction entre vision centrale et vision périphérique, ni compris la vision binoculaire qui nous permet de voir les objets en relief. Il poursuit ses recherches jusqu'à établir une cartographie précise des liens entre l'œil, le nerf optique et les ventricules du cerveau, à partir de la dissection d'un cerveau de bœuf. Si la vue est pour lui « *le sens le meilleur et le plus noble* » (*op. cit.*, p. 230), il étudie pourtant les autres nerfs, notamment auditif et olfactif, qui transmettent les impressions sensorielles au cerveau. Il veut comprendre comment fonctionnent les sens sur le plan anatomique et physiologique. Il acquiert également une connaissance sans précédent de tous les organes qui constituent l'appareil vocal et permettent l'émission de la voix, « *de la cage thoracique, aux poumons, en passant par les bronches, la trachée, le larynx, le pharynx, les fosses nasales et la cavité buccale, jusqu'aux dents, aux lèvres et à la langue* » (*op. cit.*, p. 231).

Mais si cette approche des sens est très technique, il sait les éduquer de manière empirique. C'est un expert de l'observation, aboutissant à des croquis d'une précision incroyable. Il découvre notamment trois sortes de perspectives, basées sur l'éloignement qui diminue la taille, modifie la couleur et efface le contour des objets observés. Il analyse les jeux d'ombre et de lumière en fonction du type d'éclairage.

Oui, Florence, ou plus sûrement, l'influence de Boticelli rejuvenissent sa palette, sa joie de peindre. Il invente même une vraie fausse lumière du jour et crée des impressions de ronde-bosse, avec des reflets changeants sur les corps et les objets. (Chauveau, 2009, p. 283)

Arte, Scientia et Fantasia

Leonardo est, c'est moins connu, un excellent joueur de lyre et de luth, un compositeur de musique pour les pièces de théâtre et les spectacles qu'il produit. C'est un magicien de la scène, créant des effets spéciaux, inventant des dispositifs et machineries dignes des plus grands décorateurs scénographes. Imaginez pour l'époque la prouesse qu'un tel spectacle pouvait produire sur son public :

un système d'engrenages et de contrepois pour montrer une montagne qui, s'ouvrant soudain en deux, révélait Pluton sur son trône, s'élevant des profondeurs des enfers dans un terrifiant fracas, éclairé d'une lumière infernale. (Capra, 2010, p. 63)

Dans un registre plus onirique et poétique, il crée son « bal des planètes » :

Sur une gigantesque scène tournante, les signes du zodiaque éclairés par des torches apparaissent derrière des verres colorés, et les sept planètes, représentées par des acteurs costumés tournoient dans le ciel, accompagnées de merveilleuses mélodies et doux chants harmonieux. (*op. cit.*, p. 89)

Il exerce ses sens sûrement autant que ceux de son public. Encore aujourd'hui, sa peinture défie l'œil du spectateur, par la subtilité des expressions sur les visages, par les effets de brume ou de fondus entre l'ombre et la lumière, son fameux « *sfumato* »... Ainsi l'exercice intensif des cinq sens de Leonardo lui a permis d'incarner et de relier l'art et la science, inextricablement mêlés.

Son « *ars* », ses savoir-faire premiers, le dessin et la peinture, reposent sur sa « *scientia* », la somme des techniques acquises en atelier et toutes les disciplines étudiées pour en comprendre les mécanismes sous-jacents. Son approche de la science est holistique et systémique et basée sur l'expérience vérifiable :

Avant de faire de cet exemple une règle générale, essaie-le deux ou trois fois et regarde si ces essais produisent les mêmes effets. (Manuscrit A)

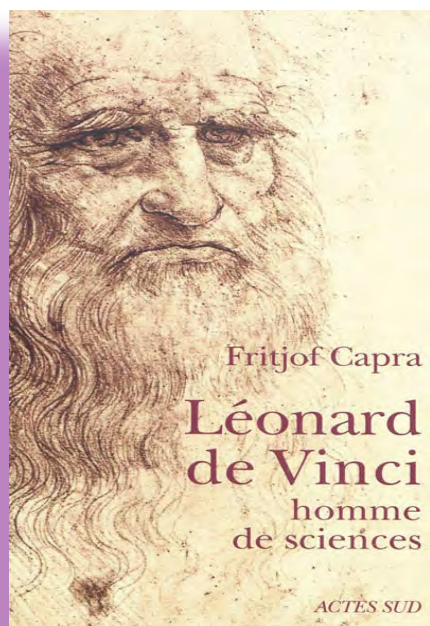
Cette expérience se fait plusieurs fois, pour que quelque accident n'en empêche pas la vérification ni ne la fausse. (Manuscrit B, cité in *op. cit.*, p. 153)

De l'humaniste à l'*Uomo Universale*

Les aspirations de Leonardo consistent à mettre toute sa science au service de l'Homme, des plus humbles aux plus puissants. Parmi tous ceux que nous pourrions détailler, citons seulement trois exemples pour leur ingéniosité, leur singularité. Un premier : avec ses connaissances en géométrie des transformations, il imagine un immense miroir parabolique permettant de faire bouillir de l'eau avec la seule énergie solaire, qu'il destine à aider le travail des teinturiers. Sa créativité se penche sur les problématiques les plus anodines en apparence !

Un second : ses travaux sur l'anatomie humaine, le vol des oiseaux et la « science des vents » ont pour but de parvenir à faire voler l'homme à l'aide d'ailes mécaniques. Bien que cette entreprise échoue, il continue ses recherches, convaincu de rendre possible un jour le « vol plané » ou le « vol à voile ». Ici, son côté visionnaire voire utopique est à l'œuvre.

Et un troisième : ingénieur militaire, il élabore tout un équipement de plongée sous-marine avec poches d'air et nageoires mais, explique-t-il « *Cela, je ne le publie ni ne le divulgue à cause de la malignité des hommes, lesquels pourraient commettre des meurtres au fond des mers en faisant couler les navires par le bas et en les submergeant avec les hommes qui se trouvent dedans* » (*op. cit.*, p. 101). Préoccupé par l'utilisation qui pourrait être faite de ses innovations, il ne



renonce pourtant pas à imaginer les solutions les plus folles aux problèmes les plus techniques.

Ingénieur militaire, Leonardo n'en est pas moins un humaniste, pacifique. Sollicité quand Florence ou Venise sont en guerre, il élabore des stratagèmes dissuasifs, plus propices à la paix. Assiéger Pise ? Plutôt « *dévier le cours de l'Arno afin de priver (la ville) d'approvisionnement en eau [...]* », « *cette opération mettra rapidement fin au siège, sans effusion de sang* » selon lui (*op. cit.*, p. 106).

Dans les années 1480, Leonardo est employé à la cour des Sforza à Milan comme musicien puis architecte, sculpteur et ingénieur militaire, mais la ville subit une épidémie de peste. Leonardo propose aux Sforza un réaménagement de la ville selon son plan d'urbanisme innovant permettant d'éradiquer les problèmes d'hygiène, responsables de cette peste. Les Sforza ne donnent pas suite. Leonardo réalise que ce refus est certainement dû au fait qu'il ne maîtrise pas les codes de la cour – ni le latin, ni la rhétorique – pour faire passer ses idées. Blessé dans son amour propre, il se lance à 35 ans, en autodidacte dans l'étude acharnée et obsessionnelle des langues de l'époque – le toscan, l'italien naissant, le latin – et bien vite dans de nombreuses autres disciplines scientifiques.

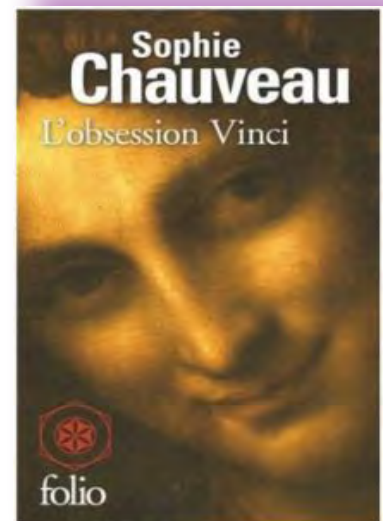
Pour Leonardo, science et humanité vont de pair. Sa pratique scientifique naît de son respect profond pour toute forme de vie, qui transparait dans ses croquis. Ses talents sont mis au service de la cité comme on l'a vu pour le cas de peste à Milan. Il déteste la violence, condamne les horreurs de la guerre – comme en témoignent les esquisses de *la Bataille d'Anghiari* –, on dit même qu'il aimait les animaux au point d'être végétarien et d'acheter des oiseaux en cage au marché pour leur rendre la liberté...

Toute sa vie, Leonardo cherche, étudie, travaille, comme un forcené. Le goût du travail et de la discipline lui a été transmis pendant ces années à la bottega de Verrocchio. Sophie Chauveau lui prête cette définition de la peinture :

La peinture [...] c'est courage, lucidité, effort, volonté, abnégation, quête perpétuelle, douleur jusqu'à l'ennui, et surtout renoncement à tout le reste... refus de la fausse renommée... une vertu de guerrier, d'homme en guerre et qui n'aime pas la guerre, voilà c'est ça qu'il faut pour peindre. L'âme d'un soldat ! (2009, p. 271).

Mais l'émancipation culturelle et intellectuelle est avant tout un moteur, une revanche à prendre sur sa « mauvaise naissance ». À travers le culte de l'observation, de l'expérimentation, il a développé à lui seul ce que l'on appelle aujourd'hui la méthode scientifique. Nous disposons d'un témoignage de son courage, par Matteo Bandello, son contemporain qui l'observait sur le chantier de *la Cène* :

Il lui arrivait de demeurer là, depuis l'aube jusqu'au coucher du soleil, ne posant jamais son pinceau, oubliant le manger et le boire, peignant sans relâche. [...] Je l'ai vu également, poussé par quelque subite fantaisie, à midi, lorsque le soleil était au



zénith (quitter un autre chantier et) sans chercher abri de l'ombre, escalader l'échafaudage, saisir un pinceau, poser deux ou trois touches, puis s'en aller. (Capra, 2010, p. 37)

Nous manquons de mots, de lignes, de talent pour rendre un hommage à la hauteur de l'homme. En une phrase, que retenir de Leonardo ? Que le culte de la vie imprègne et aiguise ses sens et ses sciences qui véhiculent ses valeurs humanistes. Son avidité de connaissances forge son art et puise sa force dans un profond goût du travail qui reste toujours à parachever. Chercheur autodidacte, entier, passionné au-delà du raisonnable, il aspire à une vie libérée des contraintes de production imposées par ses nombreux commanditaires. « *De la recherche à l'état pur ! Voilà qui le passionne plus que tout au monde. Travailler sans la moindre obligation de délais, de rendu. Rien à livrer et tout son temps ! Rien à perdre tout à gagner* » (Chauveau, 2009, p. 169). Le même rêve utopique agite les chercheurs d'aujourd'hui. Il nous aura transmis cet héritage, sa propre quête, celle de l'Homme universel ■

Références

Capra Fritjof (2010) *Léonard de Vinci*, Arles, Actes Sud.

Chauveau Sophie (2009) *L'obsession Vinci*, Paris, Gallimard.



Autoportrait supposé de Léonard de Vinci (entre 1512 et 1515)

Léonard de Vinci : une introduction à la méthode de Paul Valéry

Hervé Dumez

Marcel Schwob occupait au 2 de la rue de l'Université un studio aux murs et au parquet couverts de livres. On y entrait en enjambant les piles et on en assemblait deux ou trois pour s'en faire un siège si l'on envisageait de rester quelque temps. Ce soir de décembre 1894, Schwob discutait avec Léon Daudet lorsqu'on frappa à la porte.

Le jeune homme qui se joint à eux n'est qu'une pure possibilité. Il a cru mourir d'ennui en suivant les cours de la faculté de droit de Montpellier puis est venu s'installer à Paris, dans une pension de la rue Gay-Lussac, une fois sa licence en poche. Il y aligne des équations sur un tableau noir, ayant publié quelques poèmes mais disant avoir rompu avec la littérature, et ne fait pour l'instant pas grand chose de sa vie. Son frère, professeur agrégé de droit, ne subventionne son séjour parisien qu'à la condition qu'il se mette à la recherche d'un emploi. C'est plutôt la compagnie qu'il cherche, dans les salons et les cafés de la capitale, où il est apprécié pour son intelligence, sa conversation brillante, son humour parfois potache, ses aperçus toujours originaux. Mallarmé, Hérédia, et tout ce que Paris compte de futurs auteurs et écrivains, l'ont adopté. « *Je cherche quelqu'un à raser* », explique-t-il à son ami André Gide.

En cette soirée, il a trouvé deux victimes, qu'il va entretenir des heures durant de Léonard de Vinci.

Impressionné, Léon Daudet contacte le lendemain Juliette Adam, la fondatrice et l'éditrice de la *Nouvelle revue*, pour lui parler d'un article possible. Elle en accepte le principe.

Le jeune auteur se met donc au travail.

Le résultat, aujourd'hui encore, déroute. Le premier à avoir eu le privilège de pouvoir le lire, major de l'agrégation de philosophie, le trouve intéressant à la réserve près qu'il ne lui semble pas parler du tout du sujet annoncé dans le titre, c'est-à-dire de Léonard de Vinci. Après avoir eu une première version entre les mains, l'éditrice fait joliment savoir à l'auteur, par un ami interposé, que « *les nourritures trop fortes font les digestions de l'abonné retentissantes.* » Malgré cela, elle acceptera le papier (et le paiera : 126 francs).

L'auteur est-il un simple fumiste ? Nullement. Il a, lors d'un voyage en Italie, pu admirer *la Cène* et a fréquenté le Louvre comme la National

Gallery. Mieux, il a lu et travaillé les *Carnets* de Léonard, qui viennent d'être publiés en plusieurs tomes avec leur traduction française (de toute façon, en raison de son milieu familial, il parle et lit couramment l'italien), ainsi que les principaux textes, comme le *Traité sur le vol des oiseaux*. S'il n'est pas un spécialiste, il est un amateur sérieux et éclairé. Le problème n'est donc pas là. Il réside dans les choix d'écriture opérés.

Sur le plan stylistique, ce jeune auteur de vingt-trois ans, abordant son sujet et se fixant l'objectif de comprendre, refuse tous les adjectifs et tout lyrisme, travers tentants lorsqu'il est question de Léonard. Il entend tordre le cou à « *la brume de mots et d'épithètes considérables, propices à l'inconsistance de la pensée* » et invente un style sans précédent connu et sans grande postérité, auquel le français se prête pourtant assez naturellement, que l'on pourrait qualifier de somptueuse sècheresse. Les phrases ont une beauté sévère, faite de concentration et d'ellipse, de réduction à l'essentiel. Les paragraphes s'enchaînent sans transitions et leur unité, si elle finit par se voir, exige du lecteur un effort constant.

Quant au fond, le problème posé est celui du fonctionnement d'un cerveau.

Vous regardez agir ceux qui vous entourent : de leurs comportements qui s'enchaînent, vous inférez assez facilement le cours de leurs pensées. Si vous vous trouvez plutôt face au spécialiste d'un domaine, l'inférence se fait plus difficile : les règles de fonctionnement du cerveau d'un expert sont beaucoup plus difficiles à comprendre que celles de neurones ordinaires. Mais imaginez maintenant que vous soyez face à un cerveau qui, s'appliquant à la peinture, invente des règles de placement d'un portrait dans un paysage, de personnages entre eux, de personnages dans un cadre architectural, jamais utilisées jusqu'à lui ; qui, s'intéressant à l'art militaire, invente des engins de guerre qui ne se réaliseront que des siècles plus tard, des techniques de conduite de siège révolutionnaires, des méthodes de construction des bastions sophistiquées ; qui détaille les manières de voler des oiseaux pour les transposer à un hypothétique vol humain ; qui, disséquant des cadavres, cherche à trouver les règles du mouvement animal ; qui conçoit des palais qu'il insère dans des plans de villes dont il cherche à assurer l'hygiène et l'assainissement par des techniques de nettoyage automatiques ; qui, s'attaquant à la sculpture cherche les méthodes pour concevoir et réaliser la plus grande statue équestre jamais imaginée ; qui (non pas enfin), pratiquant les mathématiques de son temps, vise à les utiliser dans ces divers domaines. Intelligence et élégance suprêmes : ce cerveau n'a jamais eu la tentation de laisser derrière lui une quelconque philosophie qui aurait tenté d'expliquer son propre fonctionnement, et qui n'eût été qu'un prétexte pour les petits esprits à gloses infinies et oiseuses.

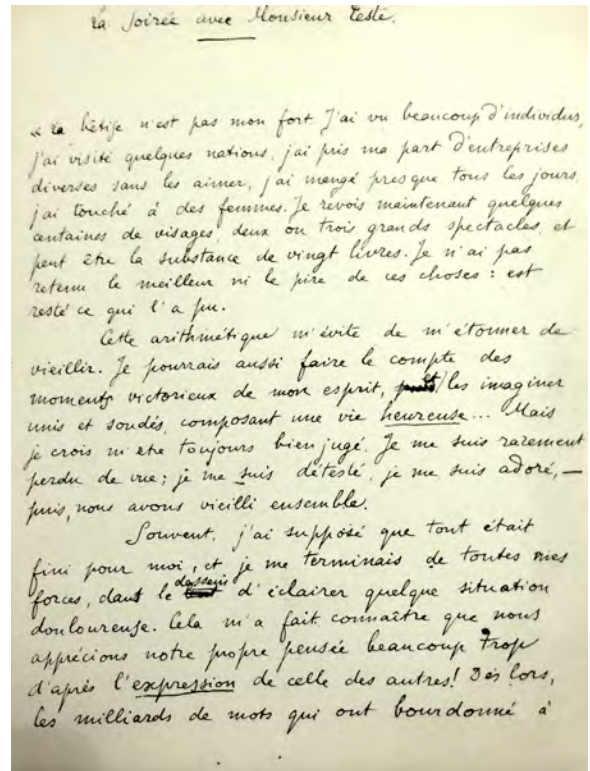
Si vous cherchez la réponse au problème posé, que vous importeront les éléments biographiques de l'individu porteur d'un tel instrument de pensée ? Dès lors, aucune date, aucune donnée contextuelle (qui étaient ses mécènes, quels étaient ses maîtres, que fut son enfance, quels lieux put-il hanter ?) ne figureront dans votre texte. Plus étonnant encore, les œuvres elles-mêmes ne seront évoquées (deux lignes pour le sourire de *la*

Joconde, guère plus pour *la Cène*) que pour montrer qu'elles n'expliquent à elles seules pas grand chose, précisément, du fonctionnement du cerveau qui les conçut. C'est dans les processus mêmes de ce cerveau que doit se situer votre analyse et c'est le projet un peu fou que se propose de réaliser ce texte. On ne peut dire qu'il propose des réponses, du moins conduit-il une analyse serrée.

N'importe quel cerveau est capable de multiplier les idées. Là n'est donc pas la solution. Elle est bien plutôt dans la maîtrise de plusieurs langages, avec leurs spécificités techniques propres : « Neuf fois sur dix, toute grande nouveauté dans un ordre est obtenue par l'intrusion de moyens et de notions qui n'y étaient pas prévus. » Puis dans la rigueur, obstinée, *hostinato rigore*, qui est précisément la devise de Léonard. Ce qui peut-être la constitue est comme on l'a vu le refus de toute philosophie, de tout intellectualisme, et la recherche à la place, toujours, de la technique ou de l'effet. Le crayon de Léonard n'est pas un transcripteur de pensée sur le papier, mais un outil, mêlant mots et dessins, schémas, expériences.

En même temps qu'il s'intéressait à Léonard, qui n'était pour lui qu'une incarnation d'un problème posé, Valéry avait pensé donner des réponses sous des formes diverses. La plus évidente était bien sûr la théorie, mais une théorie, résolument, de la pratique : était envisagée la composition d'un *Traité de la complexité ou théorie de l'instrument*, qui aurait fait le point sur toutes les méthodes humaines pour comprendre et modifier le monde, depuis la pelle jusqu'au calcul intégral. Une autre voie possible était le roman. L'auteur avait ainsi projeté d'écrire les mémoires du chevalier Dupin, le génial enquêteur d'Edgar Poe, préfiguration de Sherlock Holmes. Mais, cette même année, c'est finalement un Léonard pur, un cerveau n'ayant rien produit, une capacité simple et prodigieuse à produire qui le hante. Ce sera *Monsieur Teste*, dont l'incipit tient en une litote goguenarde : « La bêtise n'est pas mon fort. »

Et puis surtout, cette même année toujours, il entame ce qui va constituer l'aventure de son existence, les cahiers, à la manière de Léonard. Tous les jours de sa vie (ceux de son voyage de noce exclus, ainsi que les quelques qui précéderent sa disparition), il se lèvera à cinq ou six heures du matin pour se forcer, quatre ou cinq heures durant, à écrire ses pensées, sur



Manuscrit de *La soirée avec Monsieur Teste*, incipit
Facsimile numéroté et signé par Paul Valéry (collection de l'auteur)

quelque sujet que ce soit, passant des mathématiques à la politique, de la danse à la philosophie, de la peinture à la science ou à l'architecture, dessinant parfois. Un face-à-face matinal et quotidien avec soi-même qui durera plus de cinquante ans, l'exploration des arcanes créatives de sa propre pensée dans toutes les directions possibles. Leur édition critique prendra vingt ans.

La seule œuvre qu'il reconnaîtra comme pleinement sienne ■

Références

Bertholet Denis (1995) *Paul Valéry*, Paris, Plon Biographies.

Jarrety Michel (2008) *Paul Valéry*, Paris, Fayard.